

Quand un Sudiste prend le parti de la ville : Centropolis dans *A Century Hence* de George Tucker

Bonifas Anne-Marie

Pour citer cet article

Bonifas Anne-Marie, « Quand un Sudiste prend le parti de la ville : Centropolis dans *A Century Hence* de George Tucker », *Cycnos*, vol. 1. (Politique et poétique de la ville), 1984, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/755>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/755>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/755.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

QUAND UN SUDISTE PREND LE PARTI DE LA VILLE :
CENTROPOLIS DANS *A CENTURY HENCE* DE GEORGE TUCKER.

Traditionnellement, c'est à la ferme ou à la plantation, et à une idéologie agrarienne que la société du Sud esclavagiste est liée. La ville, en effet, et un système économique reposant sur l'«institution particulière», ont longtemps été considérés par de nombreux historiens, et d'abord par les Sudistes eux-mêmes, comme antinomiques. De fait, on note qu'à l'époque du plein épanouissement de l'esclavage, l'opposition à un développement urbain et industriel sur le modèle de l'Angleterre et du Nord-Est des États-Unis fournit l'un des thèmes récurrents des écrits apologétiques sudistes. Cela est vrai en particulier du «Pro-Slavery Argument» où Manchester devient un avatar sordide de Babylone. La ville donc, où peut véritablement s'opérer l'industrialisation — au dix-neuvième siècle du moins — tend à être perçue par le Sudiste au mieux comme un lieu de résidence temporaire dont il ne nie pas les attraits, mais qui ne saurait fournir de cadre de vie formateur aux futures générations. Au pire, la ville devient un lieu de perte morale, caractérisée par la promiscuité et l'isolation tout à la fois, un matérialisme grossier et la recherche effrénée du gain et du plaisir. On pense inévitablement à l'exemple classiquement célèbre de Jefferson dont les anathèmes contre la ville, ce lieu de «pestilence» (1), sont censés être «typiques» de l'idéologie agrarienne.

Cependant, il est clair qu'un Jefferson, ou un John Taylor, ne représentent qu'un aspect de la pensée sudiste, et depuis quelques années, des historiens et des sociologues se sont efforcés de montrer que le Vieux Sud n'était pas réellement opposé au développement urbain et industriel, ni d'un point de vue idéologique, ni dans la réalité des faits. «The Southern city was a part of the modern urban nation» écrit David Goldfield, un spécialiste des questions urbaines (2), et il semble acquis que non seulement le Vieux Sud n'était pas dépourvu de grandes villes mais que celles-ci jouaient des rôles économiques importants, comme Richmond ou la Nouvelle-Orléans. Dans cette optique, la ville devient la preuve d'un Sud vivant, évolutif, et d'une institution — l'esclavage — adaptable, dynamique.

Ces mêmes historiens font aussi ressortir qu'il y eut tout au long de l'histoire du Vieux Sud des avocats de l'urbanisation dont les propos en faveur de la ville allaient de pair avec le plaidoyer pour la diversification économique. On cite bien sûr DeBow, «the old South's foremost urban booster» (3), dont la célèbre revue chantait les louanges du commerce, de la manufacture et de la ville. Mais il y en eut bien d'autres, et il est intéressant de noter que certains idéologues mêmes du «Pro-Slavery Argument», comme Hammond, Simms ou Harper, se firent à certains moments les chantres de la ville et de l'industrie, ce qui peut, à première vue sembler paradoxal. Même un Sudiste aussi fervent que George Fitzhugh écrivait : «We must build centres of trade, of thought, and fashion at home» (4), ce qui suggère une vision très positive de la ville à laquelle sont attribuées trois fonctions essentielles : économique, intellectuelle et culturelle.

Il faut bien remarquer pourtant que les partisans de la ville et de la diversification économique se firent surtout entendre en période de crise, comme après la Panique de 1837 par exemple, ou plus clairement encore dans les années 1850 quand la tension s'accrut avec le Nord — la glorification de la ville et de la

manufacture allant de pair avec la montée du nationalisme sudiste et le désir d'obtenir l'indépendance économique de la section. D'autre part, un certain nombre d'historiens, et en particulier ceux qui se situent dans la ligne de Genovese, continuent à insister sur l'aspect essentiellement pré-capitaliste, agrarien, rural, de la société sudiste d'avant la guerre (5). Ils soulignent ainsi que s'il y eut bien des villes avec des activités commerciales, et même industrielles, le fait important demeure que celles-ci continuaient à être subordonnées à ce qui restait l'activité principale, c'est-à-dire l'agriculture. Dans la décennie qui précéda la guerre, on assista à un déclin des villes du Sud ; de plus la majorité des planteurs ne suivit guère les partisans de l'industrialisation et ces derniers eurent des relations malaisées avec la classe dominante.

C'est pourquoi la position de quelqu'un comme George Tucker offre de l'intérêt, dans la mesure où elle illustre jusque dans ses ambiguïtés la complexité d'un problème copieux, mais qu'on peut ramener à cette question centrale : la ville, et avec elle les activités commerciales et industrielles, était-elle compatible avec l'idéologie propre du Sud, largement modelée par l'esclavage ? L'oeuvre de Tucker peut servir à fournir des éléments de réponse.

Même si ces positions varièrent au cours d'une longue vie, ce planteur du «Old Dominion» (6), historien, essayiste, romancier et longtemps professeur de «Moral Philosophy» à l'université de Virginie, semble avoir toujours été partisan d'un programme économique plus proche de celui de Hamilton que de Jefferson. Or dans ses écrits non littéraires Tucker s'est prononcé fermement en faveur de la ville. Dans sa biographie de Jefferson, il critique l'idée de la supériorité morale du fermier sur le citadin et réfute l'accusation de corruption qui constitue l'un des thèmes familiers du sage de Monticello, impliquant que Jefferson appartient à une école de pensée dépassée :

These opinions of the mischievous effects of great cities were entertained at that time by many of our political speculators... If (cities) are, on the whole, unfavourable to virtue and happiness, they must be regarded as evils, and should be discouraged. Be it so : and yet the immoral tendencies of cities may perhaps be not a necessary, but an accidental consequence and under those improved forms of society to which we seem in many respects tending, cities may be found to favour some virtues as much as the country favours others (7).

Et il conclut que dans l'ensemble «the growth of cities (...) is not necessarily unfriendly to morality or unhappiness» (8). Il fait de même dans ses *Essais* où déjà il imagine le futur de son pays, devenu «the most opulent and powerful empire on earth» et possédant «numerous large cities embellished with the choicest productions of art» (9). Jusque vers 1840, dans de nombreux articles publiés en particulier dans le *Virginia Literary Museum*, il tentera de convaincre ses concitoyens de développer des industries au sein des villes du Sud à l'aide d'une main-d'oeuvre servile.

La position de Tucker est plus nuancée lorsqu'on aborde ses oeuvres romanesques. Ainsi dans son roman le plus connu, *The Valley of Shenandoah* (1824), Tucker présente des planteurs qu'il blâme pour leur indolence et leur irresponsabilité. Pourtant, on note que le monde de la ville, lié au Nord, et qui n'apparaît qu'indirectement dans le roman, est marqué négativement. C'est bien un *villain* venu de la ville — New York, inévitablement — qui corrompt une héroïne innocente élevée à la campagne, et présentée comme «a child of nature» (10). C'est de plus un fils de marchand âpre au gain. Dans une remarque intéressante pour l'évolution de Tucker, on note que le père, «a man of sordid principles» (11), a

comploté de faire épouser au fils une riche héritière virginienne à qui il ferait vendre aussitôt terres et esclaves afin d'établir « a large mercantile house in the city of New York » (12). Ce mouvement de la terre vers la ville, et de la plantation vers la maison de commerce, semble alors un phénomène déplorable à Tucker dont la position idéologique est pleinement celle de la société sudiste la plus traditionnelle.

Les choses sont plus complexes dans une oeuvre plus tardive comme *A Century Hence* qui nous occupera ici. Publié en 1841, *A Century Hence* est une sorte de roman d'anticipation qui ne fut jamais publié du vivant de Tucker et dont l'intérêt littéraire est mince. Écrit sous forme épistolaire, il met en scène des personnages guindés et peu crédibles. L'intrigue est faible et rocambolesque (13). Mais l'attrait de l'oeuvre tient essentiellement à ce qu'elle pose une question sur le devenir des États-Unis, du point de vue d'un Sudiste pénétré de toute une tradition et pourtant en définitive mal à l'aise avec elle et en anticipant la défaite.

Or, indiscutablement, c'est la ville, clairement au centre des préoccupations, que le lecteur rencontre dès l'abord dans l'espace imaginaire du roman. En 1941, la géographie du monde se réduit en grande partie à des zones de concentration urbaine. L'Angleterre se résume à Liverpool, à Chester et surtout à Londres ; la France est représentée par Paris, l'Italie par Rome, un nouvel empire Turc dominé par la Russie l'est par Constantinople, et la Chine par Canton. Seule la Grèce semble faire exception, car ce sont les îles et leur mode de vie traditionnel qui appellent les remarques. Mais les îles grecques fonctionnent dans le roman comme une métaphore de l'Histoire, du Passé. Ce sont des vestiges de temps très anciens que le héros contemple (à la jumelle) au cours d'un voyage qualifié de « the feast of the memory » par Bentley (*CH*, p. 109).

L'espace non urbain est donc très peu étoffé ; il est un peu plus fourni pour l'Angleterre, mais pratiquement vide pour l'Amérique, si l'on excepte quelques remarques sur les Montagnes Rocheuses, véritables « réserves » d'être primitifs, et les lointaines plantations du Sud profond qui n'ont droit qu'à une allusion.

C'est donc la ville qui domine le roman. Utilisée comme lieu de l'action, elle fonctionne aussi et essentiellement comme lieu de dramatisation de problèmes politiques, économiques et sociaux qui, d'après Tucker, se posent à toute société moderne, ou en passe de le devenir. Ces problèmes sont très largement urbains, car la ville souligne, exacerbe la question du surpeuplement qui est l'un des thèmes favoris de Tucker, lecteur avide et critique de Malthus. Même s'il est moins pessimiste que ce dernier, Tucker n'en cherche pas moins à limiter une population urbaine dont le nombre croissant entraînerait inévitablement des crises violentes. Or les villes « historiques » de *A Century Hence*, Londres, Paris et surtout New York, dont la population dans le roman atteint 1 800 000 habitants ont tendance à devenir des mégalofoles. La tension essentielle de l'oeuvre — si l'on ne tient pas compte de l'intrigue sentimentale — ne se situe donc pas entre la ville et la campagne, contrairement à ce qui se passe dans un roman plus « traditionaliste » comme *The Valley of Shenandoah*, mais plutôt, et par un glissement révélateur, à l'intérieur même de la ville et en particulier, comme nous le verrons, entre la masse de plus en plus nombreuse des couches populaires et des pauvres, et une élite fortunée de capitalistes. Dans son projet pour l'Amérique, Tucker semble exclure, ou du moins reléguer à une place mineure, la solution agrarienne et un mode de vie fondé sur la terre.

Il y a bien pourtant une sorte de rappel de la tension ville-campagne à deux ou trois reprises, perceptible dans des oppositions sémantiques telles que

«the gaieties/the crowd and bustle of the metropolis» et «the rural quiet» (*CH*, p. 55). Mais on voit que la ville y est liée à un élan dynamique, vital, alors que la campagne l'est au repos, et peut-être même à la mort ; car la campagne, ou de façon plus générale la Nature, apparaît le plus souvent soit hostile, soit marquée négativement. La vie au contact de la Nature n'est présentée comme ni belle ni bénéfique. Le héros, Henry Carlton, songe dans un moment de dépression, à aller s'installer loin de la ville pour mener une vie consacrée à la littérature et à la philosophie, mais il renonce bien vite à son projet dès que cela va mieux. Non seulement le planteur opulent et fin lettré semble avoir disparu de *A Century Hence*, ou du moins du premier plan, mais également le simple fermier jeffersonien. Le père de l'héroïne, le Général Maunde, possède bien des vignes et des plantations de thé, mais il les considère au même titre que ses mines de platine, c'est-à-dire comme des investissements plus ou moins rentables et non pas comme la source d'un mode de vie. Il se conduit essentiellement en *businessman*, peu porté à croire que «a farm is not a place to grow wealthy, it's a place to grow corn» comme l'affirmait, à peine une dizaine d'années avant la date supposée de l'action du roman, l'un des Agrariens de *I'll Take My Stand* (14). Les seuls personnages au contact de la nature sont des montagnards qu'un ami de Carlton, Graves, rencontre au cours d'une expédition dans les Montagnes Rocheuses, et que Tucker ne présente comme ni nobles, ni vertueux mais plutôt comme des êtres frustrés, rudes et de surcroît «sharper at a bargain» que les Suisses (*CH*, p. 29). Les allusions aux jeunes montagnardes, plus développées, sont aussi plus intéressantes dans la mesure où pour Tucker comme pour bien d'autres sudistes au dix-neuvième siècle, la femme tant par son apparence physique que par le statut social qui lui est attribué, est un signe indicatif du degré de civilisation atteint par un groupe social ou une société tout entière. Or, si la joliesse occasionnelle de ces jeunes montagnardes constitue parfois d'heureuses surprises, elle reste pourtant sans comparaison avec la beauté délicate des filles de la ville. Après en avoir rencontré quelques spécimens, Graves estime aussitôt que l'héroïne — une citadine — ressemble par contraste à «a piece of waxwork» ou à «a living pearl» (*CH*, p. 29). Le caractère stéréotypé de ces compliments révèle indéniablement un préjugé de classe, mais à diverses reprises Tucker, par l'entremise de l'un ou l'autre de ses personnages, se prend à louer la beauté et la grâce de celles qui, par la seule vertu de leur appartenance à la ville, deviennent des «metropolitan sylphs» (*CH*, p. 57). On note de plus que le seul effet mentionné d'une vie passée au grand air est négatif. Car les jeunes montagnardes sont astreintes à «a rustic toil» (*CH*, p. 29) qui a pour conséquence d'effacer rapidement toute trace d'une beauté éphémère. Assez caractéristiquement, Tucker ne fait aucune allusion à des effets bénéfiques possibles, comme une bonne santé physique et surtout morale.

Les personnages de *A Century Hence* sont donc, résolument, des citadins. A l'opposé du fermier ou du planteur liés à leurs terres et peu mobiles, ils sont en mouvement constant, que ce soit pour des raisons économiques, érudites ou même sentimentales. Ils passent sans cesse d'une ville à l'autre, en char volant, en «caravansera», en «conventine», et le roman est zébré de ces allées et venues entre New York et Centropolis, entre New York et Londres, ou entre Londres et Paris. Ce sont ces mêmes allées et venues qui rythment une action fébrile et quelque peu désordonnée à première vue. Mais si la fuite du héros en particulier revêt l'aspect d'une dérobade capricieuse au début, on note qu'elle se charge peu à peu de signification. Carlton fuit, de ville en ville, mais non hors de la ville, car la ville est le lieu non seulement de l'oubli salutaire, mais aussi l'endroit où il

pourra retrouver force et dynamisme et goût pour la vie, en vertu certes des plaisirs de la ville, mais surtout de la valeur proprement éducative de celle-ci. On reste en effet dans le schéma classique de la quête d'une expérience et d'un savoir (Carlton est rappelons-le accompagné d'un mentor) comme dans le célèbre Grand Tour que les membres de la classe supérieure américaine, et sudiste en particulier, entreprenaient au dix-huitième et dix-neuvième siècle et qui consistait très largement à rendre visite aux principales cités européennes. La ville est donc liée à la recherche de la maturité. Elle fournit à Carlton des sujets de réflexion et devient elle-même une sorte de mentor. Le fonctionnement politique occupe le héros à Londres, à Paris il s'initie aux Beaux-Arts, à Rome il est reçu en audience par le Pape, à Constantinople la vue d'une foule bariolée et hétérogène l'amène à réfléchir sur des questions de politique mondiale etc...

Ce faisant, Tucker explore la diversité de la ville et ses multiples fonctions. La ville en effet apparaît dans *A Century Hence* sous des formes variées : villes historiques, elles-mêmes divisées entre villes de l'Ancien Monde et du Nouveau Monde, et ville future, symbolisée par Centropolis. Entre elles, pas de division entre enfer et paradis, mais plutôt le passage de l'obscur vers le clair. Mais toutes, à bien des égards, constituent pour Tucker des lieux privilégiés. En particulier, Tucker réfute les critiques qui font de la ville le tombeau du sens esthétique, du sens moral et du sens religieux. Au contraire, il s'efforce de montrer que la ville n'engendre pas inévitablement un matérialisme grossier. Une de ses toutes premières fonctions semble être de pourvoir aux besoins esthétiques de ses habitants, et la ville se trouve liée aux arts et aux lettres. En effet pour Tucker, l'abondance même de la foule urbaine suscite une compétition qui favorise le développement des arts et l'apparition de vrais créateurs. (De même que le favorise l'existence d'une classe aisée de marchands qui achètent leurs oeuvres). Londres est remplie de pauvres, mais on ne peut douter que ce soit la capitale artistique du monde, et ceci compense largement cela. A New York comme à Centropolis, les maisons des membres de la classe supérieure sont ornées de sculptures et de tableaux. Seule la ville peut permettre la construction d'oeuvres architecturales dont regorgent les capitales, l'architecture étant un art éminemment urbain. La ville est donc à la source même de la beauté, bien que Tucker l'affirme plus qu'il ne le montre car il ne donne guère à voir à son lecteur. Les références visuelles sont peu nombreuses. Peu de couleurs, surtout pour Centropolis — sauf pour décrire des scènes que Carlton juge du reste «gaudy» (*CH*, p. 23). Les rares notations s'appliquent plus fréquemment aux lignes simples, aux volumes grandioses, aux proportions majestueuses, et surtout, symétriques, témoignant d'un goût «classique» dont nous aurons à reparler. Ainsi Tucker, ou plutôt Bentley, son porte-parole, préfère-t-il Saint Pierre de Rome au Palais Impérial de Constantinople en raison de «the exquisite symmetry» de l'église (*CH*, p. 109). En réalité, la ville est ici moins un lieu d'émotion esthétique qu'un lieu de réflexion, de méditation. Ainsi lorsque Carlton se trouve pour la première fois à Londres, il va bien sûr faire le tour des monuments célèbres, le Parlement, St Paul, la Tour, Westminster Abbey. Mais après la visite de cette dernière par exemple, la réaction mentionnée n'est pas esthétique mais intellectuelle : Carlton prend un livre d'Irving afin de comparer l'état du bâtiment alors, et celui dans lequel il se trouve après un siècle de pollution. Il s'agit peut-être de l'amorce d'une réflexion de type philosophique — le temps et ses oeuvres — ou pragmatique — comment éviter, dans une cité idéale, que de telles dégradations ne se produisent.

Pendant, le sens du beau se retrouve — à une autre échelle — dans le goût affirmé pour l'objet de luxe, précieux, raffiné, dont Paris est inévitablement

le centre dans le roman. Mais à Centropolis, à New York aussi, Tucker prend plaisir à mentionner ou à décrire des objets luxueux, voitures particulières, bateaux ornés, et même des robes de jeunes filles (15), symboles d'une vie raffinée dont on ne trouve pas d'exemple à la campagne.

La ville est aussi le centre de l'activité intellectuelle. On discute de littérature dans les cercles de New York ; à Paris, Bentley va écouter des conférences à la Sorbonne et à la faculté de médecine. A Londres se tient une gigantesque foire aux livres. Même si Tucker se montre parfois assez critique, il semble estimer que ce fourmillement de gens et d'idées est propice à l'innovation, à l'expérimentation. Ainsi Paris n'est-il pas seulement la ville du luxe, mais aussi celle des idées nouvelles. Tucker cite ainsi, avec approbation, des méthodes éducatives modernes, en particulier pour les jeunes filles dont on stimule l'intelligence ; par la même occasion, on s'efforce de les rendre utiles en les préparant à un métier.

Pour le conservateur qu'est Tucker, il est important de faire remarquer que la ville n'est pas contraire à l'épanouissement du sens religieux, garant d'une saine moralité. A Centropolis, les héros vont au temple, à Paris on se déplace en foule pour aller à la Madeleine écouter prêcher une jeune femme aux talents extraordinaires (bien que ce que nous en dise Tucker s'apparente plus à un *one woman's show* qu'à autre chose). Quant aux sectes religieuses elles fleurissent partout.

Enfin, la recherche scientifique est fortement développée, car ce qui domine peut-être avant tout, c'est que la ville est liée au Progrès, conçu comme avance technologique, et qui fascine Tucker comme tant d'autres Américains à la même époque (16). Le roman est rempli d'innovations techniques et par cet aspect, il s'apparente à une utopie scientifique des plus classiques. Ainsi un certain Professeur Johnson essaie de réduire l'eau en ses différents composants, ce qui va provoquer une révolution des transports ; un nouvel instrument de musique « utters the words as well as plays the air » (*CH*, p. 10) ; les personnages se déplacent en « flying cars » et autres machines baconiennes ; à Londres on construit un gigantesque télescope qui permettra d'observer la lune de près, et de voir s'il y a... des villes dessus.

L'élaboration relative des descriptions techniques traduit le plaisir que Tucker semble prendre à ces innovations, alors qu'il n'y a par exemple aucune tentative pour imaginer le développement des arts. Les brillantes lumières de Broadway sont autant un symbole de technologie avancée qu'un symbole de plaisirs peut-être dangereux. La machine est donc reine. Loin d'être une force aliénante, elle permet d'améliorer le quotidien, elle accélère la vitesse, conçue comme liée au progrès, et recule les limites de l'action humaine. A certains égards l'espace du roman, qui de demeuré qu'il était au départ puisqu'il recouvre une bonne partie du globe, devient soumis aux désirs de personnages qui ne sont plus de simples voyageurs mais la préfiguration d'un type nouveau de conquérant. De plus, dans une certaine mesure, la machine peut se trouver à l'origine du beau, comme l'impliquent ces passages sur les spectacles organisés au sein des villes et qui émerveillent les foules. Nous sommes ici loin de la simplicité rustique de l'Amérique pré-industrielle. Il n'y a pas chez Tucker cette « pastoral reaction to modernity » (17) à laquelle on assiste au dix-neuvième siècle chez des gens aussi divers que Poe, Thoreau, Melville, Hawthorne et, de façon plus ambiguë, chez Emerson. La ville est donc liée au progrès technologique d'une Amérique de plus en plus mécanisée. Mais le spectacle n'a rien d'effrayant à la différence de ce que l'on trouve dans la science-fiction contemporaine.

Le roman n'en est pas pour autant un simple panégyrique de la ville dénué

d'ambiguïtés et il y a bien des points d'ombre. Certes, quand Tucker fait s'exclamer son héros «O the corruption of a great city» (CH, p. 34), il nous montre par la suite que Carlton s'était trompé et que ce parangon de vertu qu'est Caroline Maunde n'a aucunement été perverti par le contact avec la ville, rejetant par là même les accusations d'immoralité. Celles-ci pourtant n'ont pas disparu sous l'influence possible d'une tradition qui remonte aux racines mêmes de l'Amérique. New York est encore une fois qualifiée de Babylone selon l'archétype de la cité corrompue. La ville n'est pas exempte de pollution, physique ou morale, l'une traduisant l'autre. Bentley qui visite Londres ne manque pas de noter que les bâtiments sont noircis par le climat mais aussi par la pollution. New York surtout semble être la cible de Tucker. Au cours du roman, la métropole est secouée par un de ces scandales récurrents issus de spéculations qui ont mal tourné. Tucker retrouve alors des accents et un vocabulaire jeffersoniens pour stigmatiser le fait :

New York is just recovering from one of those moral epidemics in the commercial world by which our country has been periodically visited ever since it took its rank among independent nations, and which disorders in the body politic seem no more capable of being prevented in free countries by precepts of wisdom or the lessons of experience than the occasional visitations of physical disease (CH, p. 28).

La ville a sa part de personnages négatifs, du «popinjay» efféminé de Centropolis au tribun populaire habile à manier la foule urbaine, en passant par le marchand à la sensibilité pervertie par l'argent. Le matérialisme en effet, loin d'avoir disparu, prospère. Il est présenté sur le mode comique à travers cette Mrs Blotch au nom tout aussi descriptif que symbolique, épouse d'un épicier enrichi — de New York bien sûr — et qui passe son temps à comploter des mariages avantageux pour ses filles. Sur un mode plus acerbe, il y a aussi le père de l'héroïne, type même du Yankee toujours à l'affût de quelque coup rémunérateur et dont le mouvement est moins un signe positif de vie, que d'un mode d'existence fébrile animé par le désir d'argent. Il semble être une prémonition de l'homme d'affaires contemporain dont une bonne partie de l'existence se passe entre les bureaux de quelque société multinationale et une cabine première classe de Concorde : «I find that last year I traveled above fifteen thousand miles, and that I passed more than eight weeks in slow or flying cars» (CH, p. 2).

Si la ville peut-être un lieu de culture, ou simplement de plaisir — Tucker note avec une sorte de ravissement les dix huit théâtres qui fonctionnent tous les jours à New York — elle apparaît aussi comme un lieu d'orgueil et de snobisme — le lieu du parasite, des petites coteries, littéraires ou non, et des petites mesquineries.

Plus grave est le fait que la ville est liée à la pauvreté, une pauvreté partout présente et rendue plus visible en raison de la concentration de la population. Cependant pour Tucker, ce qui est important, c'est moins la pauvreté elle-même que le danger d'explosion populaire que cela représente, avec son cortège d'émeutes, de pillages, et peut-être même le spectre de la révolution. Il est probable que Tucker avait en mémoire les troubles qui avaient agité nombre de villes américaines dans les années 1830—1840, et en particulier les *food riots* de New York. La foule urbaine, devenue masse indifférenciée, multitude, ou *mob*, est alors dépourvue de tout caractère positif par Tucker qui l'assimile à un cataclysme naturel, volcan ou tempête, et lui ôte toute rationalité. Elle devient alors métaphore de la violence et du chaos :

The shout of the assembled multitude was like the burst of a volcano.
It was truly fearful as well as painful and even now it rings in my ears,

and puts my nerves in vibration (*CH*, p. 23).

When... these congregated multitudes become actuated by some lively common feeling – no matter what – the spectacle they exhibit becomes truly awful. Their feelings, by the confidence which numbers inspire, and the sympathy they excite, soon mounts to a passion, as blind as it is invincible. You might as soon expect rational conduct from a drunken man, and as well attempt to arrest the course of the tempest (*CH*, p. 39).

A d'autres moments, il est vrai, quand il envisage la masse urbaine comme une force n'annihilant ni l'individualisme, ni le respect de l'ordre et l'obéissance à une loi commune, Tucker s'enflamme à la vue de cette multitude, car elle est alors la promesse de la puissance et de grandes réalisations :

Yet there is something very imposing in such a congregation of human beings, all obedient to the law, each one acting in his own sphere, and freely following his own inclination, so long as that inclination does not clash with the well-being of society, each one too, in promoting his own happiness, contributing to further the happiness of many others, and thus to bind together the framework of human society (*CH*, p. 39).

Dans certaines conditions, il semble même qu'elle puisse être associée à un fonctionnement démocratique, comme dans cet exemple où la population de New York est appelée à venir discuter d'un problème local d'adduction d'eau (*CH*, p. 39). La masse urbaine est donc parfois, à condition d'être policée et docile, une force positive. Cependant, et pour aussi fascinante qu'elle soit, la ville renferme toujours cette menace interne d'une populace prompte à se déchaîner.

Tucker n'en prône pas pour autant le retour à une Arcadie et à une société rurale pré-industrielle dont la ferme et la plantation seraient la clé de voûte pour nombre d'autres sudistes. C'est encore la ville qui sert de point de départ à sa réflexion.

À la ville potentiellement dangereuse, Tucker oppose donc une cité idéale, modèle de la ville future, ni utopie car clairement située dans le temps, ni ville de science-fiction, car elle est une projection de désirs. Notons dès l'abord que *A Century Hence* ne présente que l'esquisse d'un schéma urbain, car la création élaborée d'une ville tout entière n'est pas le propos de Tucker ; il s'agit plutôt pour lui de dramatiser les problèmes futurs en milieu urbain. Sa présentation donc de Centropolis – au nom si peu pittoresque mais essentiellement fonctionnel : la nouvelle capitale est située dans le Missouri – se limite à quelques brèves notations, mais on peut en noter les caractéristiques et les ambiguïtés révélatrices. Diverses influences parfois contradictoires semblent en effet avoir joué sur Tucker pour la création de Centropolis : des craintes jeffersoniennes, un conservatisme strict, mais aussi le désir de voir la ville encourager le développement économique, désir qui va de pair avec une admiration un peu naïve pour le progrès technologique.

Si Tucker a remplacé Washington par Centropolis, il semble néanmoins que l'ancienne capitale ait fourni le modèle de la nouvelle pour ce qui touche à l'essentiel. Ainsi, dans sa géographie propre, Centropolis semble devoir échapper à l'utilitarisme grossier qui présida au développement de la plupart des grandes villes américaines, et responsable en grande partie du monotone plan en grille. Il y a des places pour introduire de la diversité et des monuments pour embellir le paysage urbain. Surtout, le plan architectural traduit une intention de manifester l'esprit de la cité, comme dans le Washington du Major L'Enfant. C'est donc par une brève présentation du Capitole que commence Tucker, strict admirateur de

la Constitution. C'est lui qui président, comme il est rappelé, aux destinées de 200 millions d'habitants, offre aux regards une apparence qui inspire le respect. Tucker sélectionne pour cela un seul élément-symbole : 36 colonnes de marbre rappelant les lignes pures et dépouillées de l'architecture grecque, expression d'ordre et d'harmonie (CH, p. 18). Le choix ici n'est pourtant pas pure imitation mais propos délibéré. Dans le cas de Tucker il y a là le reflet d'une attitude conservatrice et aristocratique. L'adoption de l'art grec comme modèle architectural traduit à la fois un respect pour l'antiquité — Tucker estimait que toute éducation devait commencer par l'étude des siècles classiques —, la peur du changement, en même temps que le goût pour le style antique témoigne d'un raffinement au-delà des possibilités des masses populaires, attirées par des styles plus spectaculaires. Les remarques à propos du Parlement à Londres sont à cet égard caractéristiques. Le bâtiment, s'il paraît imposant à Bentley est aussi pour lui le reflet d'un âge « semi-barbare » (CH, p. 54) dont l'art gothique est l'expression. L'absence de symétrie qu'il lui découvre est indicatrice de déséquilibre, voire de désordre (18). Le deuxième édifice dont l'architecture soit investie de signification est la demeure du Président, symbole de l'exécutif ; elle est décrite comme « a perfect bijou, as to neatness, taste, and elegance » (CH, pp. 18-19) mais elle inspire beaucoup moins de respect que le Capitole, source suprême du pouvoir pour Tucker.

Ce bref schéma esquissé, Tucker insiste sur ce qui est une des caractéristiques essentielles de Centropolis, c'est-à-dire une population qui garde des proportions humaines à l'opposé des villes grouillantes de l'Est ou de l'Ancien Monde. On sent bien là une réticence qui n'aurait pas été déplacée chez un Jefferson. De plus, Centropolis atteint un équilibre entre ville active, commerciale, et ville verte et agréable. Elle révèle le désir de créer une ville saine, au physique comme au moral. La nature y pénètre sous forme de parcs où les personnages vont se promener, soit que Tucker ait repris un peu de l'idéal jeffersonien, soit qu'il ait été attentif aux premières manifestations de ce que l'on devait appeler plus tard le « mouvement des parcs », et plus généralement, du mouvement en faveur de l'amélioration du paysage urbain. Pas de risque de pollution industrielle, car Centropolis a une activité non manufacturière mais commerciale avant tout et ne semble pas être un centre de production ; les rares industries sont liées à une production de luxe (de jeunes femmes y fabriquent ainsi des tapis coûteux). Ou bien alors cette production est, et c'est assez surprenant, agricole puisque Tucker indique que des serres donnent en abondance oranges et ananas, ce qui est peut-être une autre façon de réintroduire la nature — et l'agriculture — au sein même de la ville.

Avec Centropolis, Tucker s'efforce aussi de montrer que la ville, et une ville aux multiples fonctions, n'est pas incompatible avec un mode de vie agréable. On y voit des fêtes somptueuses qui sont autant d'hymnes au progrès en raison de la technologie qu'elles emploient, telle cette parade du char d'Apollon qui semble tout droit sortie d'un studio hollywoodien. Les Centropolitains vont au théâtre, au bal, au concert. Ils se préoccupent d'art et ornent leurs maisons de sculptures et de tableaux. Le goût du raffinement se perçoit jusque dans les bateaux de promenade « in the form of swans, dolphins, nereids or Tritons drawing gigantic shells » (CH, p. 18). On note cependant que dans cette ville américaine du futur, même les hommages au progrès technique contiennent des références à l'âge classique, témoignage de la réticence de Tucker à penser des formes résolument nouvelles, rompant avec le passé.

Centropolis semble donc avoir été créée en partie en réaction contre

l'insalubrité, les vices et la crasse des villes européennes, de Londres en particulier. Dans une certaine mesure, elle révèle l'élan utopiste qui vise à créer une cité protégée, élan naïf dont Tucker n'est pas totalement dupe — ainsi, lorsque certains savants prétendent pouvoir éliminer le fléau de la tuberculose en plaçant les sujets fragiles ou déjà atteints dans des sortes de serres à la température constante, il remarque que d'autres estiment que cela «would add the evils of imprisonment to those of disease» (*CH*, p. 84).

Cependant, comme nous l'avons noté, l'intérêt d'une création comme Centropolis vient surtout des positions idéologiques qu'elle met à jour, déjà annoncées par l'organisation de l'espace urbain.

Tout d'abord, le plan urbain esquissé n'implique pas un ordre social nouveau. La ville future selon Tucker n'est en aucune façon révolutionnaire, et point du tout démocratique, mais au contraire résolument conservatrice. Ce qui domine son projet, c'est une franche acceptation d'une division en classes antagonistes que la ville met en relief. Tucker ne modifie aucunement la structure sociale et économique de la ville. D'un côté les riches citadins qui le préoccupent dans le roman, de l'autre les pauvres qui lui font peur. Le problème de la misère ne trouve aucune solution suggérée, et demeure en réalité escamoté. Il s'agit moins de réduire le nombre des pauvres que d'en réduire la concentration, et donc la visibilité et la dangerosité. Pour ce faire, il importe que les villes restent de moyenne importance. Mais il est clair que la ville appartient aux nantis. Ce sont eux qui occupent les demeures avec tableaux et statues dans les quartiers chic (le nord-ouest de Centropolis semble-t-il). Il n'y a guère dans le roman de référence au logement des pauvres, sauf pour New York où 10 000 personnes doivent se contenter de vivre sur des bateaux. La pauvreté est encore plus apparente à Londres où 200 000 habitants «are dependent on their wits, on charity, or other casualties, for the means of subsistence throughout the day» et Tucker conclut : «What a picture of human wretchedness does this fact present to us !» (*CH*, p. 53). Pour éviter la conflagration, les pauvres ont droit aux parcs et aux spectacles grandioses et gratuits dont on aperçoit alors la fonction proprement politique. On peut en effet s'interroger sur la signification des passages descriptifs concernant les fêtes, y voir une manifestation d'un goût un peu puéril. On notera qu'Henry, l'aristocrate, les dédaigne. En réalité, la fête fonctionne comme une sorte de jeu de cirque. Certains spectacles sont du reste inspirés par l'antiquité dont ils ont à l'occasion la cruauté. Montés à grands coups de gadgets technologiques, ils servent d'exutoire aux miséreux. Tucker accepte pleinement la situation. Dans ses *Essais* n'écrit-il pas que la pauvreté du plus grand nombre a pour effet le plus grand bonheur des privilégiés (19) ? Il prétend également que bien des pauvres des grandes villes préfèrent leur condition urbaine à cause des quelques plaisirs qu'ils peuvent glaner et dont ils seraient privés s'ils vivaient isolés dans des campagnes sans distraction (20). Cependant les jeux ne sont pas toujours suffisants et Centropolis même qui apparaît plus calme que New York révèle la présence obsédante d'une foule potentiellement dangereuse. L'accent est donc mis également sur des notions d'ordre, ordre imposé par la force si besoin est. C'est ainsi qu'à New York a été créé une police vigilante sur le modèle anglais et qui veille à prévenir les dangers d'explosion (*CH*, p. 39).

En réalité Centropolis n'est pas un lieu d'harmonie, simplement la disharmonie y est moins prononcée qu'à Londres ou à New York où les «passions aveugles» du peuple constituent une menace permanente. Ce sont là des réflexions communes à tout courant conservateur et dont on trouve les échos jusqu'au vingtième siècle, dans la «floating populace accumulated in large urban

areas» ou «the idle urban proletariat of unwieldy proportions» que dénoncent les auteurs de *I'll Take My Stand* (21).

L'autre fait frappant, c'est que la stratification sociale se fait selon des critères d'appartenance de classe, et non de race. De fait, les Noirs n'apparaissent pas dans le roman — sauf dans une allusion à des marins qui forment l'équipage de bateaux sudistes (*CH*, p. 23) — ce qui peut sembler étonnant venant d'un Sudiste lui-même propriétaire de quelques esclaves. Libres, les Noirs sont englobés dans la masse du prolétariat urbain. Esclaves, ils n'appartiennent pas à la ville et vivent dans les plantations du Sud profond.

Pour Tucker, la ville est inévitable, c'est une étape sur la voie de la civilisation. A ce stade de croissance, il répugne à introduire la manufacture en son sein, ce qui témoigne peut-être d'un reste de rêve agrarien. Les réticences ne sont pas absentes et on sent même percer une note de nostalgie dans certains passages où il mentionne la simplicité rustique traditionnelle du peuple suisse par exemple, et l'absence des signes du changement. Mais l'évolution est inéluctable. Ce que souhaite Tucker, c'est voir s'épanouir sans catastrophe un capitalisme encore embryonnaire. En 1941, la ville reflète plus une lutte des classes qu'une lutte raciale. C'est le marchand — pas encore le capitaine d'industrie — qui domine la scène, où il a remplacé le planteur, comme la ville a supplanté la plantation. L'esclavage est destiné à disparaître, même si le processus s'annonce long et difficile, et moins parce que Tucker lui-même y est opposé que parce que c'est la loi du progrès. Dans les états où il a disparu, Tucker note que la prospérité s'est accrue. Par là même, il implique qu'il n'envisage pas, à long terme, la possibilité d'un système sudiste en milieu urbain et l'utilisation de l'esclave pour des activités autres qu'agricoles. Il ne semble pas non plus envisager le développement parallèle de diverses activités mais simplement le remplacement d'un type d'économie par un autre type, le remplacement d'une Amérique agrarienne pré-capitaliste par une Amérique capitaliste, commerciale, et, avec précaution, industrielle. Non pas que, à l'inverse des Sudistes du Pro-Slavery Argument, Tucker ait été tourmenté par la question de savoir comment éviter que le Sud ne devienne peu à peu le reflet du Nord — son écho — et comment conserver une identité. Conscient des excès d'un capitalisme industriel sur l'espace urbain — laideur, pauvreté, concentration — qui font de la ville un dangereux bouillon de culture, il n'en revient pas pour autant à une solution agrarienne, qu'il n'estime ni souhaitable ni même possible désormais ; il imagine la solution d'un capitalisme urbain, mesuré, dominé, essentiellement commercial, les industries étant dissociées de la ville à laquelle reviennent d'autres fonctions, culturelles et artistiques. Mais ce qui reste évident, c'est que l'avenir des États-Unis, les échecs et les réussites, on devait pour Tucker les trouver au sein de la ville, devenue symbole du devenir et du modernisme.

NOTES

- (1) Dans une lettre au docteur Benjamin Rush, il écrivait : «I view great cities as pestilential to the morals, the health and the liberties of mankind». Cité par George Tucker dans *The Life of Thomas Jefferson, Third President of the United States*, Carey, Lea and Blanchard, Philadelphie, 1837, vol. 2, p. 71.
- (2) David Goldfield, «Cities in the Old South», in Blaine A. Brownell et David Goldfield eds, *The City in Southern History*, Port Washington (New York), 1977, p. 83.
- (3) *Ibid.*, p. 55.
- (4) *Ibid.*, p. 55.
- (5) Un bon exemple est Raimondo Luraghi. Voir ainsi son «The Civil War and the Modernization of American Society : Social Structure and Industrial Revolution in the Old South Before and During the War», *Civil War History*, septembre 1972, vol. 18, n° 3, pp. 230–250.
- (6) Bien que né aux Bermudes, Tucker s'était rapidement intégré dans la société virginienne, épousant même des héritières de grandes familles, comme l'arrière-petite-fille de William Byrd et une petite nièce de Washington.
- (7) George Tucker, *The Life of Thomas Jefferson*, p. 71.
- (8) *Ibid.*, p. 74.
- (9) George Tucker, *Essays on Various Subjects of Taste, Morals and National Policy*, Joseph Milligan, Georgetown DC, 1822, p. 4.
- (10) George Tucker, *The Valley of Shenandoah or Memoirs of the Graysons*, Southern Literary Classics Series, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1970, vol. 1, p. 101.
- (11) *Ibid.*, p. 99.
- (12) *Ibid.*, p. 100.
- (13) Le prétexte de l'action est fourni par les amours contrariés d'un jeune homme de famille aristocratique, Henry Carlton, et d'une jeune fille appartenant à la même classe, Caroline Maunde. Trompé par les médisances d'une coquette qui est éprise de lui, le jeune homme doute de la fidélité de Caroline et pour oublier ses peines se met à parcourir les États-Unis et le monde en compagnie d'un «raisonneur», Caspar Bentley, porte-parole de Tucker lui-même (*A Century Hence Or, A Romance of 1941*, University Press of Virginia, Charlottesville, 1977 ; tout au long de cet article, les références à ce roman seront désignées par les initiales CH incorporées au texte).

- (14) Andrew Nelson Lytle, «The Hind Tit», in *I'll Take My Stand – The South and The Agrarian Tradition by Twelve Southerners*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1980, p. 205 (1ère édition, 1930).
- (15) «Everyone was attired in a fabric of the same gauze-like texture, but of a different color, so that when they were in their proper places, they represented all the colors of the rainbow in their natural order» (*A Century Hence*, p. 57).
- (16) Le roman est écrit au moment de l'éclosion de la technologie américaine qui fit l'admiration des Britanniques eux-mêmes en 1851 lors de la Grande Exposition au Crystal Palace.
- (17) L'expression est de Lewis P. Simpson dans *The Dispossessed Garden : Pastoral and History in Southern Literature*, Mercer University Lamar Memorial Lectures, n° 16, University of Georgia Press, Athens, 1975, p. 69.
- (18) «The Parliament House, which though wanting symmetry, and the severe simplicity of our Capitol, has grandeur from its vast dimensions...» (*A Century Hence*, p. 54).
- (19) George Tucker, *Essays on Various Subjects*, p. 77 : «Although it could be demonstrably proved that there was most wretchedness in the most condensed population, it does not necessarily follow that there may not also be a greater sum of happiness. While a large number may suffer from want of the necessaries of life in the populous country, those who are exempt from this evil may be also more susceptible of enjoyment».
- (20) *Ibid.*, p. 76. Ils préfèrent, assure Tucker, «the evils of a precarious existence, chequered as they are with some of the pleasures of a town life».
- (21) Lyle H. Lanier, «Critique of the Philosophy of Progress», et Herman Clarence Nixon, «Whither Southern Economy ? », in *I'll Take My Stand*, *op. cit.*, pp. 150 et 196.